

ACTES DU COLLOQUE

« NEUJ PRO 2011 - 10èmes Rencontres Nationales des Professionnels et des Elus de la Jeunesse »

ATELIER D'ÉCHANGES DE PRATIQUE N° 2

« Créations artistiques et répercussions sociales : expériences »

↳ Intervenants :

Tatiana ARFEL, jeune écrivaine

Jean-Guy SOLNON, Grapheur – Collectif Ice-Colectivo

Animateur : Frédéric DUBOS, Directeur Adjoint chargé de la Jeunesse, de la Culture et des Sports au Conseil général de l'Allier

Frédéric Dubos :

Je vous propose de commencer cet atelier. Je dois tout d'abord vous présenter les excuses de Johnny Bert, nouveau Directeur du centre dramatique national de Montluçon, qui nous a prévenu tard hier dans la soirée qu'il avait quelques soucis d'ordre personnel et ne pourrait pas être présent ce matin. Il vous prie donc de bien vouloir l'excuser. Je remercie Tatiana et Jean-Guy pour leurs présences ce matin. Je vous propose qu'ils présentent leurs parcours pendant 15 à 20 minutes chacun et qu'ensuite, vous puissiez réagir à leurs interventions, que l'on puisse échanger sur ces parcours différents, un peu atypiques, mais me semble-t-il, très intéressants.

Je laisse ainsi la parole à Tatiana Arfel et ensuite à Jean-Guy Solnon.

Tatiana Arfel :

Bonjour. J'ai écrit deux romans donc, je pense que j'ai été invitée aussi pour témoigner qu'un écrivain n'est pas un vieux monsieur avec une pipe, une plume et qu'on peut tout en étant jeune et sans aucun contact arriver à publier. Mon parcours. J'ai fait des études de psychologue clinicienne. Il y a beaucoup de travail, mais il n'y a pas beaucoup de quoi salarier les gens. Je n'ai pas trouvé d'emploi à l'issue de ces études... J'ai donc ensuite fait plein de petits boulots « alimentaires » comme beaucoup d'entre nous j'imagine, très variés, dans des plates-formes d'appel, restauration rapide, serveuse, distribution de prospectus dans la rue, tous les trucs de jeunes et qu'un jeune peut encore trouver. Depuis toute petite, j'avais l'envie d'écrire. J'espérais que ça allait se mettre en marche. C'est difficile d'être tout seul chez soi et de se dire qu'on va écrire un roman je vous le confirme. Je suis, en plus, passée par un lycée parisien très difficile où on vous casse pour vous faire réussir au bac, les lycées d'élite publics, ce lycée qui m'avait fait stopper tout. Je ne sais pas si certains ont des souvenirs de profs très sévères. Je recevais des copies où j'avais « comment pouvez-vous être aussi naïve, prétentieuse et bête », quelque chose comme ça. Moi je crois beaucoup à l'encouragement pour progresser, et je me suis découragée d'écrire. J'ai fait mes études. J'ai fait des petits boulots. Puis, je me suis dit que, si c'était ce que je voulais faire, et bien ce n'était pas possible de passer à côté. La solution que j'ai trouvée est d'aller à des ateliers d'écriture. Je ne sais pas si vous y êtes déjà allés les uns ou les autres. Vous connaissez les ateliers d'écriture ? Un peu. C'est un endroit où vous venez, par exemple, toutes les semaines. Vous êtes 10 personnes environ. Un animateur vous propose des débuts de phrase, des

mots à placer ; c'est des jeux d'écriture, beaucoup. En faisant ça, j'ai pu débloquent ma créativité et ça m'a tellement plu que, peu à peu, je me suis formée pour faire ça également, animateur d'atelier. J'ai commencé à animer des ateliers d'écriture, généralement bénévolement, donc toujours sans pouvoir en vivre. En même temps, comme mon écriture se développait, je suis passée à des textes plus longs et pour finir à un premier roman. Ne connaissant personne, j'ai essayé de l'envoyer dans énormément de maisons d'édition. Il a été refusé dans beaucoup, beaucoup avec ou sans motifs... Je continuais mes petits boulots pour l'alimentaire et le courant. Puis un jour, c'est passé chez un éditeur que j'admirais en plus. J'avais trouvé une insertion sociale parce que les petits boulots ne sont pas une insertion, on ne s'investit pas. On souffre moins. Je suis allée de petit boulot en petit boulot et j'ai repris des études de lettres pour me former un peu plus pour les ateliers d'écriture. Peu à peu, j'ai écrit mon deuxième roman. Maintenant, j'anime des ateliers d'écriture auprès de publics en difficulté. Ça peut être en maison d'arrêt ou auprès de gens qui sont malades, beaucoup de cancers. J'ai animé auprès de jeunes en difficulté, désinsérés, avec des problèmes d'alphabétisation. On peut faire avec tous les jeunes des ateliers d'écriture en les aidant à écrire, évidemment, en écrivant et en relisant pour eux s'il y a besoin.

Maintenant, ça tourne comme ça. Je me débrouille avec les petits revenus, des droits d'auteur, des bourses d'écriture et des ateliers d'écriture.

Ce dont je voulais témoigner aujourd'hui, je pense que c'est quelque chose que tout le monde a constaté, c'est à quel point, même sans que ce soit le métier - comme pour moi c'est un métier d'écrire maintenant - d'aller à un atelier d'écriture, de peinture, de slam, que sais-je, ça va débloquent des choses importantes pour chacun et peut permettre de faire face au reste, faire face à la difficulté, à la galère de recherche de boulot, aux petits boulots, aux problèmes de réseaux, etc. A partir du moment où il y a cet ancrage intérieur, où on est capable de faire quelque chose qu'on puisse garder, admirer entre guillemets, un texte, une peinture, un graff. Il y a quelque chose qui permet d'être un peu plus solide face à ce qui nous attend. Je n'ai pas fait tout à fait 15 minutes... Parler de soi pendant 15 à 20 minutes, ça peut être long.

Frédéric Dubos :

Ce qui me frappe dans ton témoignage, après on laissera la parole à Jean-Guy, c'est que j'ai l'impression que tu as donné beaucoup de choses jusqu'à ce que tu aies un retour. C'est frappant, ton implication bénévole auprès des jeunes en difficulté, des personnes en insertion. Le déblocage que tu décris renvoie sur la manière dont, toi, tu as pu concrétiser le premier roman et accéder à autre chose. C'est le don de soi, d'humanisme qui sont renvoyés de manière très positive sur la personne qui a donné.

Tatiana Arfel :

Oui. Donner beaucoup, animer des ateliers que ce soit de jeunes, de maisons d'arrêt etc, ça apporte énormément. Ce sont des textes fous, d'une force extraordinaire, quand j'ai la chance de les garder en recueil. Je vais vous donner un exemple, mais je ne peux pas citer le texte en entier. En maison d'arrêt, je ne fais pas des ateliers d'écriture du genre « décrivez moi à quel point la maison d'arrêt est difficile ». Les gens ont besoin de s'évader, d'autre chose. J'avais donné une proposition d'écriture sur la maison de mes rêves, décrire la maison, tout est possible, tout l'argent, tout le fantastique qu'on veut alors que j'étais en maison d'arrêt avec des petits jeunes. J'ai eu droit à une maison en shit avec un système de bang. Un détenu, à côté, qui était très gourmand avait une maison en chocolat et crème chantilly, effectivement ce n'est pas la joie la nourriture sur place. Si on veut faire entrer des gâteaux, ils sont examinés, c'est très difficile, ou si on veut faire entrer n'importe quoi d'autre bien sûr. Un détenu a, je vais dire la fin, je ne le rends pas très bien, commencé le texte en disant que, dans la maison de ses rêves, il a un pied au Maroc, une jambe en Inde. Il décrit quelque chose qui s'étend sur le monde entier. La dernière phrase du texte est « la maison de mes rêves, c'est mon corps ». Je ne sais pas ce que vous en pensez. Il est là tous les jours. C'est dur de venir en atelier en maison d'arrêt parce qu'on n'aime pas ça. C'est un peu subversif de faire penser les détenus. Généralement, à plusieurs endroits où j'étais, s'ils venaient à l'atelier ils perdaient leur temps pour la douche. Mais, comme ils font beaucoup de sport, perdre le temps pour la douche ce n'est pas possible.

Il y a un vrai choix à faire. Ce genre de choses apporte énormément. On arrive, on est jeune. Il y a effectivement le don. Pour moi, c'était un plaisir, un apport. Le serpent se mord la queue. On est jeune, on n'a pas d'expérience, on ne vous donne pas de travail. Il faut bien constituer aussi son expérience et pouvoir dire ça fait 5, 7, 8 ans que j'anime. On a commencé comme bénévole.

Frédéric Dubos :

Merci pour ton témoignage et je pense que vous réagirez après. Je vous propose d'écouter le témoignage de Jean-Guy et on vous donnera la parole.

Jean-Guy Solnon :

Bonjour à tous et à toutes. Je suis très content de partager mon expérience ici. Je ne vous cache pas que c'est un exercice un peu délicat de devoir parler de soi, comme c'est un exercice délicat aussi d'écrire sa bio. Ça ressemble plus à une hagiographie ou une propagande personnelle. Je vais essayer de revenir sur mon parcours et déjà sur le présent, mon actualité ou mon statut professionnel. Il est délicat à définir puisque je fais plusieurs choses.

J'ai un statut d'artiste graffitis. C'est quelques images que je vous montrerai après avec le collectif dont je fais partie qui s'appelle Ice Colectivo, qui est une association, un collectif d'artistes, une sorte de plate-forme culturelle dans laquelle on fait entrer pas mal de choses et avant tout du graffiti. A côté de ça, je me sers de la sociologie puisque j'ai un parcours universitaire aussi dans ce domaine pour faire de la recherche, toujours en connectant tout ça avec des projets culturels. Le troisième volet de mon activité serait plus la production de projets culturels au sens large au niveau local puisque cette association-là est ancrée en Allier et au niveau européen pour des projets européens et international avec des tournées dont on verra un petit aperçu par la suite avec ce document.

Comment j'en suis arrivé là ? Ce serait faux de dire que j'ai eu une vision à un moment ou une intention claire de mon parcours. C'est un ensemble de petites choses qui font que, grâce à toi ou malgré toi, tu en arrives là. Tu dessines. En l'occurrence, j'ai fait le choix de ne pas faire de choix. C'est pour ça que je continue à avoir ces trois casquettes officielles. En participant au forum où j'ai un stand ici sur le Neuj pro, je voyais tous ces réseaux assez importants au niveau de la jeunesse, l'éducation populaire était présentée ici. Cet exercice-là m'a invité à avoir un petit retour rétrospectif sur mon parcours. Je me rends compte qu'ayant grandi à Montluçon, pas très loin d'ici, qui est une petite ville, mais avec beaucoup d'équipements culturels en place, un réseau associatif assez conséquent pour une ville de cette taille-là, je me suis rappelé l'importance, par exemple, de la MJC de ma ville, implantée dans un quartier. C'était un espace où je me suis ouvert, construit, où j'ai appris à connaître un petit peu le monde de la culture, de l'action sociale. C'est un grand mot de le dire comme ça. A l'origine, ce que j'aimais, c'était aller dans les concerts, boire mes premières bières, rencontrer des gens, rencontrer des filles, des garçons, fumer mes premières clopes. C'était un peu par ce biais-là que j'en suis arrivé à avoir envie un jour de travailler dans le milieu culturel tout simplement. Après, j'ai fait d'autres études qui ne m'y destinaient pas forcément. J'ai fait Sciences-Po à Lyon, au départ un peu par hasard parce que je ne savais pas trop quoi faire et j'avais une cousine qui l'avait fait. Comme il faut bien choisir, j'ai essayé ça. J'ai joué, j'ai gagné. A chaque fois, ça marchait plutôt bien à l'école dans ce système-là. Cela ne veut pas dire que j'étais brillant. Chaque fois que je jouais, je gagnais, donc je continuais des études jusqu'à faire un DESS de développement culturel un peu par hasard parce que je ne savais pas concrètement ce que c'était. Après, j'ai fait un DEA de sociologie à Lyon aussi, à l'ENS pour prolonger la période des études même si j'avais un intérêt concret pour tout ça. Une fois arrivé à la fin des études, quand j'ai arrêté de jouer, je ne savais plus trop quoi faire. Je me suis dit qu'en parallèle de tout ça, j'avais toujours eu une fascination pour les cultures alternatives, l'underground, que ce soit le mouvement électro, le mouvement rock à l'origine et le graffiti que j'avais découvert à 17 ans. On était une petite bande de copains à pratiquer le graffiti au sein de ce qu'on appelle un crew, un collectif de graffs. C'est un art qui, malgré 40 ans d'existence, est encore assez méconnu. C'est un mouvement d'expression, mouvement un peu communautariste aussi. On garde toujours les mêmes représentations cliché ou parfois anxiogènes sur le graff. On parle beaucoup de tags alors que le tag est une partie intégrante de l'art du graffiti. C'est une calligraphie à part entière. C'est un mouvement qui a extrêmement évolué et qui était déjà fondamentalement artistique et abouti dès les premières années de la pratique aux USA et en Europe. On faisait ça par passion. Petit à petit, on a commencé à faire des petits projets un peu sur le modèle de l'expérience de Tatiana aussi, à faire des ateliers gratuitement parce que ça nous permettait de nous exprimer, que ça correspondait peut-être aussi à des convictions d'actions pragmatiques, à faire des ateliers dans des maisons de quartier, en milieu hospitalier, en milieu pénitentiaire aussi. Par exemple, la semaine prochaine, avec Afome, ou Jérôme qui est un membre du collectif, on repeint le mur de la cour promenade de la maison d'arrêt de Montluçon. On l'a fait en 2007 une première fois avec une dizaine de détenus. C'est une petite maison d'arrêt. Il y a

deux cours de promenade. On va repeindre la deuxième cour pendant une semaine avec douze détenus cette fois-ci. Ce sont des expériences un peu fascinantes. Je pense que c'est aussi pour ça que j'ai essayé de continuer de faire ce que je fais aujourd'hui, c'est-à-dire pour essayer de toujours garder une curiosité ou une envie d'aller m'investir dans plein de milieux différents. Ton expression personnelle te permet de voyager dans tous ces espaces, pas forcément voyager à l'étranger, voyager aussi très près de chez toi et t'investir. Il y a aussi une expérience avec les hôpitaux psychiatriques depuis 5 ou 6 ans qui m'a intéressé au niveau de la rencontre, au niveau du partage. J'ai un peu de mal avec l'expression d'art thérapie. Je trouve que c'est parfois super pompeux en tant qu'artiste de prétendre que tu peux résoudre quoi que ce soit chez quelqu'un parce que tu aurais une certaine technique à transmettre. Je crois que c'est plus un échange. Nous, si on s'investit dans ces secteurs périphériques ou sociaux, je ne sais pas comment les appeler, on est plus une sorte de prétexte ou d'outil pour les gens dont c'est vraiment le métier. Ça peut être, par exemple, des éducateurs sociaux, des infirmières psychiatriques. On est plus un outil ou un prétexte pour construire une relation différente dans leur travail quotidien. Par contre, au niveau personnel, je trouve ça hyper fascinant d'agir dans ces endroits-là. Je vais vous montrer quelques photos de ce qu'on a pu faire comme projets au niveau graffitis. Cette association est à la base un collectif, un crew de graffiti qui s'appelle l'EPM qui est un crew marseillais, si ce n'est qu'on est une vingtaine de membres dans toute la France.

On a construit des projets essentiellement autour de fresques. (Powerpoint) Je ne sais pas si vous voyez bien si je zooms ou pas ? La fresque du haut est ce qu'on appelle les fresques participatives. Ce n'est pas totalement un atelier. Ici, dans ce forum, j'ai essayé de présenter ce qu'on pouvait faire en direction de la jeunesse sous forme d'atelier. Là c'était à Caracas au Venezuela, c'était une commande de l'Alliance française. On a fait un dessin, on a fait une esquisse avec l'idée qu'on essaye d'interpeller les gens de la rue et de les faire participer plus ou moins longtemps à la colorisation de la fresque. C'est pour ça que sur la photo du milieu vous avez une vieille dame qui peint. Elle ne fait pas partie du collectif ! On a tous entre 20 et 30 ans. A chaque fois, ces projets de tournées à l'étranger partent peut-être d'une invitation à un festival hip-hop par exemple. On essaye de construire un projet avec un atelier, avec 2 ou 3 fresques, 2 ou 3 actions. Souvent, on a la chance en tant qu'artistes français de bénéficier du réseau culturel français à l'étranger par les biais des alliances françaises, par les biais des centres culturels français, par le biais des services culturels des ambassades. C'est une chance inouïe. Dès qu'on collabore avec d'autres artistes dans un cadre européen ou international, on se rend compte non pas du statut de nanti qu'on a, mais en tout cas des facilités qu'on a à exercer ailleurs. La fresque en dessous était à Tetovo en Macédoine. C'est un mur qui fait 600 mètres carrés mais ici, vous en voyez seulement la moitié. On ne se rend pas vraiment compte de l'échelle du dessin, mais on a tout peint avec des rouleaux sur des perches de 5 mètres de haut. C'est à l'entrée de la ville de Tetovo. On n'est plus sur des fresques figuratives qui sont un peu loin de ce qu'est le graffiti classique ou l'orthodoxie du graffiti. Ce sont des choses qui plaisent beaucoup plus au grand public. Mais pour faire un point très succinct sur le graffiti, il ne me semble pas être, à l'origine, le mode d'expression, le style le plus révolutionnaire qui existe dans le graffiti. Le graffiti est compliqué à développer institutionnellement, même s'il y a des institutions qui le comprennent très bien. On a fait beaucoup de projets avec le Conseil général ici. La calligraphie elle-même, les lettrages, le tag est un lettrage uniquement avec un trait et le graff est une signature beaucoup plus construite avec des couleurs, des effets de relief, avec une multitude de styles différents et d'écoles qui existent. Ce qui me semble radicalement intéressant dans l'histoire de l'art, en tout cas au niveau du graffiti, c'est le lettrage et la calligraphie, si ce n'est que c'est beaucoup plus compliqué pour le néophyte de l'appréhender, alors que dès qu'il y a un personnage ça passe beaucoup mieux auprès du public. Dans le portfolio que je vous présente, ce sont plus des œuvres de commande. Il y a beaucoup plus de travaux figuratifs avec des extraits de peintures faites ici et là. La première du haut a un côté hip-hop. C'était à New-York au meeting Art of Style. C'est un travail de Jaws qui fait partie de l'association. En haut à droite, vous avez Rémi Uno, un ami aussi, qui mélange du figuratif et de l'abstrait. Je vais aller assez vite, il y a 14 pages mais on a un peu de temps. Ça c'est un travail fait pour AIDES devant l'Hôtel de Ville à Paris pour lutter contre l'exclusion des séropositifs. C'était une campagne de pub. C'est un peu lointain pour vous. Ça, c'est au mondial du snow aux Deux-Alpes. On revenait d'une tournée au Mexique qui est la première tournée qu'on ait faite. On avait 24 piges à l'époque, c'était en 2005. On revenait juste d'une tournée au Mexique d'un mois et on s'était servi de certaines photos qu'on avait pu faire à Mexico pour travailler la fresque la semaine d'après. Ça, je n'ai pas participé mais ce sont 4 membres du

collectif qui ont participé au tournage du clip d'Iam. C'était un morceau en 2007. Il y avait un travail sur des graffs mais on voit les graffs deux millièmes de seconde dans le montage final. C'était hyper intéressant de le faire pour eux et une sorte d'honneur aussi. Iam, c'est un groupe mythique pour la culture hip-hop. C'était une sacrée promotion, un bel honneur d'y participer. On va revenir au niveau local.

Quand on a créé l'association qui avait un autre nom à l'époque, j'habitais à Montpellier. Je travaillais sur le Battle of the Year qui est un championnat de France de danse hip-hop avec un festival skate, hip-hop autour... C'était ma première expérience professionnelle personnelle. J'avais envie de me servir de mes petites expériences à droite, à gauche pour essayer de construire un festival. On l'a fait à Montluçon. C'était un festival de culture urbaine au sens large. Dans ce cadre-là, on avait mis en place un jam de graffiti, ainsi qu'une exposition au musée des musiques populaires qui est un très bon musée montluçonnais. Le festival s'appelait Funky Chicken, le poulet funky qui est un pas de danse hip-hop des années 60. Je vous invite à aller sur Google et à taper Funky chicken. C'était deux façades d'un gymnase de 6 mètres de haut sur 25 de long, ça faisait des fresques assez conséquentes et ça fait 8 ans. C'était au cœur d'un quartier de Montluçon qui s'appelle Bien-Assis. Voilà le petit poulet que j'avais sur le stand, c'était un logo pour le Funky Chicken. Encore ici une autre fresque participative pour l'inauguration du tramway à Marseille en 2007. C'est le même mode opératoire. On fait un dessin et on invite les gens à y participer. Sur les vignettes en bas, il y a un ensemble de personnes diverses qui participent. Ça peut être une personne âgée. On voit une femme voilée. On voit des enfants qui participent. Ça marche plutôt bien. J'ai l'impression que ça crée du lien aussi ou des interactions entre les gens à ce moment-là. Pour nous, ce qui est intéressant, c'est de peindre dans la rue. Ça crée toujours quelque chose sur la longueur, sur une journée, sur deux jours. Les gens s'arrêtent. On interagit avec eux. Ça interpelle les gens. S'il y a un message politique derrière le graffiti parce qu'il y a une sorte d'attrait un peu folklorique, un peu bobo parfois aussi, mais ça répond à une bonne volonté culturelle ou intellectuelle quand on s'intéresse aux graffitis, c'est de penser que c'est la jeunesse du béton qui s'exprime, que c'est Mouloud qui, ok il fait des « nique ta mère », mais derrière c'est un cri, c'est une révolte sociale. Ça a certainement une part de réalité. Depuis le début, il y a des gens de tous les milieux qui peignent avec plein de choses différentes dans la tête. Ce n'est pas seulement un cri de révolte sociale. C'est aussi juste une envie de dessiner, de s'exprimer, de peindre, certes dans l'espace public qui est différent d'une toile. Ça a plein d'incidences sociologiques ou pénales parfois. Le seul message politique du graffiti ou le caractère premier de tout ça, c'est juste le fait de vouloir mettre un peu plus de couleurs dans les espaces publics au-delà d'être représenté pour son nom, pour son style, pour son nom d'artiste. L'intérêt est là sans parler du combat. C'est important qu'il y ait des décideurs politiques, des urbanistes puisque c'est eux qui détiennent les rênes de l'agencement des espaces urbains qui comprennent que ça peut vraiment être un outil, le muralisme en général, pas seulement le graff, on a vu plein de styles différents, pour configurer des espaces de vie, pour embellir le quotidien, le coloriser un petit peu. C'est une dimension qu'il serait bien d'intégrer un peu plus dans les politiques publiques. Je le dit au passage. Je pourrai vous montrer des photos pendant des heures mais je vais essayer de ne pas trop parler. La dernière fresque est au stade vélodrome, payée par une entreprise de chantiers. On ne voit que des œuvres de commande. Je ne vous cache pas que ce qui fait le quotidien de notre expression artistique, c'est beaucoup plus les terrains vagues, les usines désaffectées, tous les lieux un peu « interlopes », drôle de mot. C'est un peu plus notre terrain de jeu.

Frédéric Dubos :

On voit beaucoup de commandes politiques.

Jean-Guy Solnon :

C'est ça. Ça fait partie aussi du travail. Quand tu décides d'en faire ton activité professionnelle et que tu as des propositions, c'est vrai que ça émane beaucoup de collectivités.

Frédéric Dubos :

Le carnet de voyage, c'est sympathique. Après, les difficultés ? Il n'y a pas que cette vitrine-là je suppose. Il y a aussi le quotidien et les difficultés que tu peux rencontrer dont tu me parles. Je ne les ai pas inventées.

Jean-Guy Solnon :

C'est un exercice un peu particulier d'écrire sa biographie ou de parler de soi. J'ai trouvé ça hyper pompeux quand j'ai écrit le texte parce que tu ne fais ressortir que les côtés les plus glorifiants. Une sorte d'illusion se construit sachant que ton quotidien est marqué par des choses beaucoup plus concrètes, des projets plus petits, des difficultés que tu rencontres. Le statut de freelance n'est pas évident car tu n'as pas de salaire fixe. Tu ne sais pas où tu vas. Ça dépend de ton tempérament, il y a des gens qui ne le supporteraient pas forcément. Les difficultés, je les ai évoquées un peu, c'est malgré tout la reconnaissance de ce que tu fais et tous les a priori que charrie ton mode d'expression. Pour le graffiti, c'est flagrant. Mais je suppose que pour plein d'autres expressions ça peut l'être aussi que ce soit la musique, le théâtre ou autres. Des fois, j'ai l'impression que je suis un peu décalé, même par rapport aux modes de vie. Après il y a un régime de passion qui dicte un peu ce que tu fais. Toutes les difficultés financières, tu as tendance à pouvoir les évacuer facilement parce que t'essaies de t'épanouir ou tu essaies de construire quelque chose que tu aimes. Je le vois comme ça.

Frédéric Dubos :

Je vous propose de réagir à ces deux interventions dans la salle. Quelqu'un veut débiter les discussions ?

Nicolas Guillot, Animateur en Mairie de Châteauroux :

Bonjour. Nicolas Guillot, je suis animateur, peut-être artiste un peu frustré. C'est pour ça que je me suis orienté vers la jeunesse. Au travers de ma trajectoire professionnelle, je suis allé en milieu carcéral où j'ai proposé une pédagogie personnalisée d'apprentissage de la musique. En prévention spécialisée, on a pu se rendre compte qu'aller faire des vendanges avec des jeunes pouvait augurer, 10 ans après, enregistrer un album hip-hop en arabe.

J'avais deux questions. Quand on est un peu artiste, on est dans sa pratique passionnelle. Qu'est-ce qu'il en est du rapport sur la longueur parce quand on pratique, ça peut être très ponctuel ? Mais, ce n'est pas le même effet de constater quand on a rencontré une personne, 10 ans avant, dans une pratique, elle avait une identité culturelle et au fur et à mesure elle devient peut-être praticienne artistique. Je sais qu'il y a certains mouvements d'éducation populaire qui différencient la notion culturelle et artistique. Des fois, on amalgame un petit peu cet aspect-là.

La première question est qu'en est-il de votre rapport à la durée avec des gens ? Face à la jeunesse qui est dans le zapping, on peut avoir à se poser la question est-ce que ça déclenche une curiosité ? Il me paraît fondamental d'exacerber une curiosité à travers des arts. Cette curiosité peut déclencher d'autres choses.

La deuxième chose, j'en suis arrivé au point de vouloir mélanger les pratiques artistiques pour arriver à une comédie musicale, pas par effet de mode. Mais on avait posé comme hypothèse professionnelle de travailler sur la rencontre et il nous semblait intéressant, par conséquent, de travailler sur la danse, le théâtre, la musique et de travailler aussi avec des jeunes et des comédiens confirmés sur des pratiques différentes, avec des niveaux d'expérience différents pour que des rencontres puissent profiter aux uns et aux autres. Je voulais savoir, pas par effet de mode ou par réseau, s'il est venu à votre esprit dans votre pratique artistique de vouloir mélanger avec d'autres arts pour dire au public que se trouver une singularité ? Une pratique particulière c'est bien, mais ça peut prendre un sens beaucoup plus important lorsqu'on mélange à d'autres choses et qu'on témoigne d'un message avec des pratiques artistiques différentes ?

Tatiana Arfel :

La durée est effectivement une question importante. Pour ma part, il y a pas mal d'actions atelier qui sont un peu partout en France, donc qui sont des actions ponctuelles. J'ai, moi, des ateliers qui durent des années auprès de publics en difficulté. Mais plus près de chez soi, c'est plus simple. Même dans une action ponctuelle, il y a la question des animateurs qui sont là au long cours et qui voient concrètement des changements. Pour une animation ponctuelle, c'est le cas pour toutes ces fresques participatives, c'est un mode de rencontre non consumériste qui met, immédiatement, les gens dans autre chose. Ça ne va pas changer la vie, mais on voit tout de suite le type de liens différents qui se tissent et qui fait que souvent, on garde le lien. Je garde le lien, soit par mails, soit par téléphone. Si c'est des détenus, c'est de la correspondance. On voit avancer parfois les choses. En atelier d'écriture, je pars d'une posture d'impuissance. Parfois, ça ne bougera pas du tout et rien ne sera éveillé. La notion d'art thérapie ne me plaît pas trop, et même la notion de thérapie

tout court. Est-ce qu'on soigne quelqu'un ? Est-ce qu'il a une maladie dont on se relève complètement ? Par exemple, pour les maladies psychiques, ce n'est pas sûr. Dans la durée, c'est une chose magnifique de pouvoir voir évoluer quelqu'un dans son écriture, s'ouvrir, sortir des trésors au fur et à mesure. Ça peut prendre 10 ans. Pour moi, c'est l'impuissance. J'attends le moins possible. Ça peut être une pression aussi de l'animateur qui attend des trucs comme « sors tes tripes ». Pour la pratique pluri artistique, je trouve ça magnifique et superbe. L'atelier d'écriture pour mon cas se prête tout naturellement généralement à des mises en spectacle. On mélange que ce soit les gens eux-mêmes, c'est très difficile, ou leur texte mis en spectacle par des comédiens avec de la musique. C'est une restitution qui légitime la création qui est superbe. Je reviens à l'impuissance. C'est tellement énorme quand on a des gens qui sont très empêchés, très en difficulté d'arriver à sortir quelque chose sur un médium, l'écriture. Déjà, être content d'un texte, de pouvoir le dire, c'est un moyen aussi. Dans l'écriture, il y a la lecture. Vous avez à poser votre voix, à être écouté par les autres, à rougir. L'atelier s'y prête. Pour ma part, j'avance pas à pas et sur des œufs.

Jean-Guy Solnon :

Sur la durée, je ne sais pas si je serai très prolix. Souvent, les retours que j'en ai, je recroise un jeune que j'ai eu il y a 4 ou 5 ans en atelier graffiti, bien souvent, heureusement ou malheureusement, il me montre les marges de ses cahiers de ses cours qui sont pleines de tags, de dessins, de ce qu'on appelle des flops, de lettrages. L'inscription dans la durée, je la constate comme ça, à la marge. C'est autant dans la marge qu'à la marge. C'est une culture un peu marginale. Voilà l'idée. Dans le cadre d'ateliers, c'est un moment qu'on partage où on donne quelques billes techniques, pédagogiques, culturelles sur notre expression. Je n'en attends pas forcément beaucoup plus. Si, déjà, on arrive à construire une sorte d'espace et de temps où ça se passe bien, où il y a un bon feeling humain et qu'en plus il y a un processus de création qui aboutit à une œuvre à la fin, c'est intéressant. Dans pas mal d'ateliers ou de sociologie participative qu'on mixe avec d'autres arts, j'en parlerai juste après, l'intérêt c'est autant le processus lui-même que le résultat. Si, déjà, on arrive à créer un processus humain intéressant avec un peu de transmission de pédagogie et d'expression artistique, c'est une belle durée. Le fait que pendant ce laps de temps, peut-être une semaine, ça se passe bien, c'est déjà énorme pour moi. Pour le côté pluridisciplinaire des choses, il y a pas mal de projets auxquels j'ai pu participer ou que j'ai essayés de construire ou de co-construire avec d'autres acteurs où on a mis en avant le côté pluridisciplinaire. J'ai beaucoup parlé de graffitis. Dans l'association, des gens font de la vidéo, des gens font de la musique, beaucoup de musique électro. J'ai un lien assez proche avec le théâtre, surtout le théâtre itinérant comme un cirque, avec un chapiteau, des caravanes, mais avec du théâtre à l'intérieur. Ça peut être des liens proches, surtout d'amitié, avec le Footsbarn. J'avais initié un autre projet qui s'appelait « Mir caravan », un projet européen dont l'objet était de relier la France jusqu'à la Russie avec 12 compagnies de théâtre européennes et russes. C'était des compagnies de théâtre, mais avec des styles très différents pour le dire vite. Le collectif de graffeurs était aussi impliqué. Pendant une étape en Belgique, ce projet a donné lieu, à Namur, à une création collective qui impliquait les 150 personnes, artistes de la « Mir caravan », c'était le nom du projet. Chacun a construit un spectacle pendant 4 jours avec ses ressources à lui. Il y avait des marionnettistes, quelques graffeurs, des circassiens, des clowns, des comédiens, des danseurs. Il y avait 32 nationalités, 180 personnes. Ça fait un beau mélange. Ce n'est peut-être pas les constructions les plus abouties artistiquement, mais il y a une force là-dedans, une énergie certaine. Aujourd'hui, c'était peut-être le cas avant, il y a beaucoup de transversalité entre les pratiques, entre les artistes, entre les arts. Beaucoup de gens aussi touchent à plusieurs domaines artistiques. On construit un autre projet en ce moment. Je me sers un peu de la sociologie ou de recueils de paroles. Ce n'est pas de la recherche fondamentale. C'est juste aller collecter, à droite, à gauche, des paroles sur des sujets précis, dans des quartiers avec des communautés particulières. On monte un projet avec le Portugal. L'an prochain, Guimaraes est capitale européenne de la culture au même titre que Marseille en 2013. L'idée de ce projet est de partir de la parole des gens de la communauté portugaise, ici dans l'Allier et le Puy-de-Dôme (*en Allier, un immigré sur 3 est d'origine portugaise*). C'est une communauté très importante qui participe vraiment de l'identité auvergnate, de notre territoire et des citoyens qui y résident. L'idée est de collecter cette parole et de la mettre en forme de manière culturelle à Guimaraes sous forme d'une exposition de *cordel*, qui est une forme d'exposition brésilienne qu'on a découverte là-bas. On fera aussi intervenir un graffeur brésilien et des graffeurs français sur une mise en image de

ces paroles. On va aussi faire intervenir un crieur public. Je ne sais pas si vous connaissez le crieur public de la Croix-rousse par exemple, à Lyon. C'est une sorte de porte-parole citoyen qui se contente juste de répercuter les mots que les gens peuvent laisser, à droite à gauche, dans des boîtes qu'il laisse dans des bars. C'est juste un porte-voix. C'est du théâtre. Il y aura du théâtre de rues qu'on construit à partir des paroles des gens. C'est aussi pluridisciplinaire et participatif dans la démarche, comme vous le disiez, entre le social, le culturel, l'artistique. Je ne sais pas si j'ai répondu à la question, en tout cas, j'ai parlé de moi.

Anne-Marie Bourrouilh, Chargée de la culture à la Fédération française des MJC :

Merci. Anne-Marie Bourrouilh, chargée de la culture à la fédération française des MJC. Je vous remercie pour vos témoignages et toutes les portes que vous ouvrez du fait de ces expériences.

Je voudrais témoigner de l'intérêt que nous portons aux pratiques artistiques des jeunes en tant aussi que nécessité de développer ce type de projets dans les politiques jeunesse, vous l'avez dit tout à l'heure. C'est bien que les politiques publiques l'entendent. Par exemple au Neuÿ'pro, c'est bien qu'on aborde cette question, qu'on en fasse un atelier d'échanges. Pour nous, ça représente une des entrées primordiales pour travailler la question des jeunes. On est tous en recherche de modalités, de prises en compte de la jeunesse. Pour nous, la question des pratiques culturelles et artistiques est essentielle. Ça permet à l'individu de se construire mais aussi de prendre sa place dans le quartier, dans le groupe. Ces témoignages que vous apportez sont très importants.

La question du temps se pose, mais peut-être que nous, les animateurs, sommes les médiateurs entre l'artiste que vous êtes et les jeunes, la question c'est peut-être à l'animateur de créer le contexte ou les conditions pour que le temps puisse se produire, que les choses puissent progresser dans la tête, dans la sensibilité des jeunes. Ce type d'expériences que vous vivez de façon ponctuelle avec des publics captifs, c'est le cas de le dire en milieu carcéral, ou dans la rue avec les fresques participatives, peut être aussi le support de projets culturels construits par une association, par une MJC, qui puissent se dérouler dans du temps et prendre en compte cette notion de temps qui est indispensable au côté éducatif, pédagogique. On sait que tout ça va se confronter parce qu'il y a le temps, mais aussi la rencontre avec un artiste. On considère que c'est aussi important dans la pratique culturelle des jeunes de pouvoir rencontrer un artiste. C'est aussi la rencontre avec quelqu'un qui a peut-être une façon d'être, d'agir et de penser, de vivre dans une certaine liberté qui peut faire écho à des préoccupations des jeunes. C'est aussi important pour nous de pouvoir provoquer ces rencontres. C'est encore peut-être à nous, animateurs, de créer cette conjonction entre ce besoin pédagogique et cette étincelle qui peut parfois créer des envies comme vous avez, certainement, vous vécu ceci et à rendre possible des choses.

Merci. On est preneur pour discuter de ce type de supports, de travail en direction des jeunes, comment on intègre ce type de travail dans les politiques Jeunesse dans une collectivité, dans des associations. C'est un sujet qui mérite d'être travaillé.

Jacques Lahaye, Coordonnateur de réseau réussite scolaire et Président d'association jeunes :

Jacques Lahaye, je suis à la fois coordonnateur de réseau de réussite scolaire donc un peu déformé par l'approche pédagogique, et président d'une association de jeunes, Viltais, qui organise en particulier un festival BD.

A l'écoute de vos témoignages, il y a beaucoup de choses. En habitant à Moulins, je découvre des gens qui habitent à Montluçon et que je ne connaissais pas. C'est toujours intéressant. A Moulins, il y a un festival BD, il y a eu le festival des illustrateurs. Le graff pourrait être un bon troisième terme sur des choses qui seraient intéressantes. Je voudrais dire beaucoup de choses. L'expérience que j'ai avec la double casquette, c'est que ça va plus loin encore que le côté multi artistique. L'entrée culturelle est une entrée fondamentale pour deux problèmes qui me paraissent essentiels pour les jeunes. Le premier est la maîtrise du langage et l'accès au livre me paraît tout à fait fondamental. Le festival BD avec des animateurs qui viennent dans les classes, les rencontres avec les gens qui sont des artistes et qui visent l'excellence et qui travaillent beaucoup pour ça, ça a des répercussions. Je suis tout à fait d'accord avec l'intervention précédente sur le temps en particulier. Il faut laisser du temps. La politique de la ville ou les politiques de collectivités territoriales sont souvent sur des finances de nouveaux événements. Il faut se laisser le temps de monter en qualité et en taille aussi. L'art est aussi le moyen par l'excellence de travailler. Par exemple, c'est un groupe de jeunes qui monte le festival BD. On a demandé aux jeunes ce qu'ils souhaitaient faire. C'est sorti moto, foot et BD. C'est classique. Ils sont en train de faire les championnats du monde de moto en 1000 cm³, c'est un premier truc. C'est leur montrer qu'ils peuvent prendre en charge

quelque chose dans un rapport au temps complètement différent. Traditionnellement, le problème de l'évènementiel est quand on fait de l'animation, on envoie les jeunes au festival d'Angoulême. C'est bien, mais ce n'est pas suffisant. Si on les envoie au festival d'Angoulême pour aller démarcher des gens qui vont venir au festival de leur ville, ça a un tout autre sens tant que ça passe aussi par avoir des voitures de location pour aller chercher les auteurs, pour aller manger avec les auteurs. C'est un moyen très fort. On se rend compte que par le culturel ou par le sportif, c'est la même chose. Il y a une reprise de confiance en soi. Des contacts se font qui sont très forts par rapport à l'emploi en particulier. C'est fondamental. Ce que vous dites sur votre parcours que vous ne saviez pas trop ce que vous vouliez faire, mais que ça marchait, que c'était intéressant. Ça me rappelle l'interview de Steve Jobs qui a dit qu'il avait quitté la fac pour être imprimeur pendant un an ou deux et que c'est ce qui lui a servi pour que le Mac soit beaucoup plus compétent au point de vue police que le PC. Par rapport au graphisme, c'est intéressant. On a cette image des polices, des choses qui sont fortes par rapport à la création. Dans ce monde qui bouge beaucoup, il n'y a pas d'erreur de parcours. Il faut essayer de positiver ses recherches. C'est quand on est à la rencontre de tout qu'on peut faire bouger les choses.

Cet atelier est très intéressant. On devrait travailler beaucoup plus cette question. Le Conseil général l'a fait et l'a bien compris. L'image d'un département rural, c'est aussi l'image que véhiculent ces artistes. Ce que vous montrez dans votre parcours, dans ce que vous faites donne une image complètement différente du département fermé où il fait bon vivre, certes, mais mis à part le charolais, il ne se passe pas grand-chose. C'est très intéressant.

Tatiana Arfel :

Merci pour les deux dernières interventions. Pour ma part je suis sur Montpellier, mais je comprends votre réflexion.

Pour la durée, je ne sais pas pour toi, j'ai des projets avec l'école sur une année scolaire complète soit d'ateliers d'écriture en collège par exemple, soit de groupes de lecture. Ça m'avait fait un peu peur, on m'avait proposé « lecture insistante ». Ça voulait dire qu'aujourd'hui, pour les plus jeunes, ils lisent très court, quelque chose comme ça. Je ne sais pas ce que c'est « lecture insistante ». Je pense que ça veut dire lecture d'un livre entier, je ne sais pas. C'est un super projet. Quelqu'un disait que les jeunes zappent, donc lecture insistante. C'est des projets pendant neuf mois. Ce n'est pas du très long terme, mais on se voit régulièrement pendant une année scolaire.

Jean-Guy Solnon :

Je fais aussi des projets plus longs qui s'inscrivent dans la durée, même si ce n'est pas toujours le cas. C'est des stages d'une semaine. J'ai fait un projet dans l'agglo de Montluçon avec dix structures autour des mots de la francophonie. Tu as peut-être pu travailler là-dessus. Ce n'est pas le gros de mes projets en termes éducatifs.

Frédéric Dubos :

Il y a peut-être un paradoxe que j'ai senti dans l'atelier d'hier, sur l'abstention des jeunes. Il y a une pression sur la durée, alors qu'eux sont plutôt en recherche d'éphémère. C'est une tension qu'il faut aussi intégrer. Hier M. Roudet, chercheur de l'INJEP, a décrit un abstentionnisme relatif. Par exemple, les jeunes votent aux présidentielles et ne votent pas aux législatives, cantonales et régionales. C'est leur désir profond et leurs envies de l'instant que tu arrives à capter peut-être pour une fresque participative à l'instant T. Mais après la pression, c'est inscrire dans la durée, travailler dans la durée. Je ne sais pas si on poursuit exactement le même but.

Jean-Guy Solnon :

Je rejoins ce qu'a dit Madame au fond, c'est-à-dire de l'importance, du rôle des animateurs sociaux, des médiateurs culturels, des éducateurs. C'est votre rôle. Et, c'est aussi la nécessité de ces métiers. En tant qu'artistes, on apporte des petits savoir-faire. On attise des curiosités. Le travail, c'est en ça que c'est essentiel, est celui des médiateurs sociaux, culturels. C'est là où la complémentarité est efficace.

Frédéric Dubos :

La commande est lecture soutenue.

Tatiana Arfel :

Insistante.

Frédéric Dubos :

Insistante, c'est-à-dire qu'il faut lire.

Tatiana Arfel :

Je ne suis pas dans les jeunes. Mais, dans les actions plus longues que j'ai faites auprès des jeunes, je n'ai pas vu s'ils voulaient de l'éphémère, mais j'ai vu le plaisir à se retrouver dans un cadre où on a pu s'exprimer une fois et où on revient et on solidifie quelque chose. Peut-être qu'il y a cette pression, mais ceux auprès de qui j'ai animé ils trouvaient une sécurité, un plaisir, un pousser en avant. C'est l'écriture, c'est différent. On peut reprendre un texte, le retravailler. On commence une histoire, on crée tout un monde, on continue. C'est comme les contes du soir, encore, encore.

Jean-Guy Solnon :

Le jeune n'est pas une réalité, ce n'est pas un objet, c'est un process. Il ne va pas rester jeune très longtemps. Tous autant qu'on est, on l'a été, on l'est un petit peu moins. Toutes les choses que tu vois, fréquentes à un moment, dont on te parle, se sédimentent petit à petit, peut-être dans un process ponctuel, un peu de graff, un peu d'écriture. Mais, c'est un truc qui t'accompagnera plus tard et qui peut-être ressurgira.

Pauline Legal, Chargée de mission jeunesse en Mairie de Rennes :

Bonjour. Pauline Legal, je suis chargée de mission jeunesse à la ville de Rennes et co-pilote sur le dispositif graffs dans la ville qui va fêter ses 10 ans en 2012. Ça va faire à peine un an que j'occupe le poste. Je passe énormément de temps à redynamiser ce dispositif. On se rend compte que, malgré la volonté politique de la ville d'encourager les pratiques artistiques telles que le graff et les cultures urbaines, c'est la mission jeunesse de la ville qui prend ça en charge de A à Z et que la culture n'a pas investi sa place dans ce dispositif. C'est une réalité dans ce dispositif et aussi à travers les différentes cultures urbaines liées notamment au mouvement hip-hop. Certains domaines sortent du champ de nos compétences parce que les graffeurs ont des besoins culturels définis. Je voulais savoir s'il y a des exemples d'autres villes, d'autres collectivités territoriales où la culture prend sa place et comment tout ça est mis en place dans ces collectivités ?

Jean-Guy Solnon :

Je ne suis pas un spécialiste national de la question du graff, même si j'ai une expérience. Je rejoins ce que tu dis. La plupart du temps dans les institutions, la porte d'entrée est la porte d'entrée sociale. Ça vient de cet imaginaire sur le rapport du graff à la banlieue. Ce que je disais tout à l'heure, c'est peut-être un peu folklorique, ce truc. La plupart du temps, c'est par le biais de la politique de la ville, des politiques Jeunesse ou des maisons de quartier, par cet angle social que c'est appréhendé. Au niveau de la porte d'entrée culturelle, il y a eu des tentatives ministérielles depuis les années 80 avec Lang qui voulait reconnaître le rap, la techno, le graff et essayer d'appréhender ça par le haut, qu'il y ait une reconnaissance officielle, institutionnelle de ce moyen d'expression. Cela ne s'est pas traduit par une meilleure compréhension de la culture et par des politiques culturelles locales qui encourageaient cette pratique. C'est toujours compliqué. On n'est pas dans une culture, quand je dis bourgeoise, une culture institutionnalisée. Je connais ces milieux. C'est compliqué de travailler pour une compagnie de théâtre. C'est compliqué d'être un artiste, un musicien ou autre. Dans le graffiti, c'est encore plus compliqué parce que quand on parle de ce qu'on fait les gens ne savent pas de quoi on veut parler. L'entrée culturelle est moins évidente que l'entrée sociale en matière de graffiti. Des villes ont compris ça. Je travaillais à Montpellier à une époque. Si des artistes de graff par exemple se constituent en association, c'est un cadre beaucoup plus appréhendable par l'institution. Un dialogue peut s'instaurer, une interaction. A Montpellier, il y a une très bonne initiative avec l'association Attitude qui a réussi à faire beaucoup de façades dans la ville, à inviter plein d'artistes internationaux. Le Conseil général de l'Allier effectivement aussi.

Frédéric Dubos :

Le Conseil général de l'Allier.

Jean-Guy Solnon :

Le conseil général de l'Allier effectivement. Ça fait trois ans qu'on construit pas mal de projets ensemble. Il y a une belle construction de projets en commun. Un festival a été mis en place depuis deux ans par la collectivité, par le Conseil général qui s'adresse à la jeunesse, qui est construit aussi de façon assez collégiale, même complètement, avec les acteurs jeunesse du territoire que ce soit les structures ou les jeunes eux-mêmes. Ce festival s'appelle Magma 03. Il se passe au mois d'avril. On a été sollicité pour réaliser l'identité visuelle du festival, pour organiser un jam de graffitis, un festival de graffs dans ce cadre-là. C'était une super opportunité pour nous. On a fait une fresque de presque 300 mètres carrés à Montluçon, il y a deux ans, avec 20 graffeurs du collectif sur un bâtiment culturel. Tout le collectif était représenté. Il y a des concerts avec des têtes d'affiche, des animations diverses. Il y a tout un ensemble de choses, d'associations qui présentent leur boulot. En amont, on fait deux petites journées de médiation, de communication dans les villes du département pour distribuer des flyers. On fait une perf (performance), on fait un graff sur une journée avec de la musique électro en même temps, un live. Ça donne ça. On a fait une petite vidéo dessus.

☞ *Passage de la vidéo.*

Frédéric Dubos :

Merci Jean-Guy. Une dame voulait poser une question.

Odile Jambon, Chargée de mission jeunesse à la Caisse d'allocations familiales de l'Ain :

Odile Jambon, chargée de mission jeunesse à la CAF de l'Ain.

Dans une autre vie, j'étais éducatrice de jeunes enfants. Je travaillais avec des jeunes enfants de moins de 6 ans. Ensuite, j'ai été animatrice coordinatrice d'un secteur jeunesse. J'ai toujours inscrit l'ouverture culturelle et l'expression par l'art dans le projet pédagogique. Dans ma dernière expérience auprès des jeunes, le projet pédagogique avait un axe fort autour de la culture et de l'expression artistique. Je travaillais dans un quartier, dans un centre social, où les gens sont éloignés de ce qui est culturel, accès à la culture soit pour des raisons financières, soit pour des raisons culturelles, on ne se l'autorise pas, j'ai toujours fait le pari que ça pouvait laisser des traces dans l'expérience des jeunes enfants et un jour, peut-être, allumer une petite lumière quand ils seront adultes. Ils se diront « cette expérience que je vis aujourd'hui me rappelle ça ». J'ai été aussi animatrice d'ateliers d'écriture dans des écoles, dans le cadre des contrats éducatifs locaux en collèges. Ce que je trouve important pour ces jeunes, ces enfants qui ont, souvent, dans le cadre de l'école, une image plutôt négative d'eux-mêmes dans des situations d'échec scolaire, est qu'ils se retrouvent dans le cadre de ces ateliers où on n'attend pas la même chose que l'école, où on approche les mots, l'écriture de manière ludique. On joue avec les mots. Ça redonne l'envie d'écrire. Je me souviens d'une jeune fille de sixième dans le cadre de l'atelier d'écriture, qui était venue là parce qu'elle était orientée par le dispositif de réussite éducative. Au départ, c'était un atelier de volontaires. Ceux qui n'avaient pas de difficultés venaient assez facilement. Cette petite arrivait, se mettait dans le coin de la table, la première séance, et boudait. Après, quand elle a vu l'approche qu'on pouvait avoir de l'écriture, pendant tout le temps où elle est revenue aux ateliers avec plaisir, elle avait réussi à écrire, à poser des mots sur des choses relativement douloureuses, je ne suis pas psy, je n'ai pas analysé, mais, à prendre de la distance avec ses émotions, avec ce qu'elle vivait. Dans le cadre de l'école, il est facile d'inscrire des projets dans la durée puisque c'est inscrit dans l'école. En revanche, au centre social, on a plutôt essayé de s'adapter au rythme des jeunes. On leur proposait, par exemple, un atelier de sculpture, ce qui n'est pas quelque chose qu'ils auraient spontanément demandé. On a fait venir l'artiste pour leur expliquer comment serait mené cet atelier. Les jeunes préféraient plutôt quelque chose sous forme de modules pendant les vacances. En même temps, ils disaient que c'était nul. L'artiste en a pris plein la tête pendant une heure. On a maintenu l'atelier de sculpture. Et, ils sont venus à 15 ou 20 pendant les périodes de vacances. Il me semble important de pouvoir proposer des modes d'expression, des supports d'expression qui soient très variés. Habituellement, dans les quartiers, on a le hip-hop, le rap. On a pu mettre en place un atelier de slam. Ce n'était pas gagné puisque c'était trop nul le slam. Mais, ça a plutôt bien fonctionné. On a décidé d'utiliser différents supports. On a la chance de pouvoir être financé puisque c'était en zone CUCS 1, donc dans le cadre expérimental. Des actions vont se pérenniser dans le temps. C'est vraiment important par rapport au retour que les jeunes

ont pu faire sur l'estime d'eux-mêmes. Des jeunes écrivaient en sixième, cinquième, 12 ou 13 ans, des textes de rap. Ils avaient vraiment envie de faire des scènes. Ils ont tapé à la porte du centre social pour dire qu'ils voulaient un espace pour répéter. On les a accompagnés dans leur projet, mise en lien avec un artiste. C'est important de toujours mettre en lien avec un artiste qui porte un regard différent, qui apporte une technique que l'animateur socioculturel n'a pas. Ces jeunes qui étaient en grande difficulté scolaire avaient plein de choses à dire et arrivaient à les dire. Il n'y a pas de note d'orthographe, c'est super. L'artiste les a accompagnés dans la construction de leurs textes, en gardant leur sensibilité, en gardant le sens de ce qu'ils avaient envie de dire. Ça me semble très important qu'on l'inscrive dans un projet pédagogique et qu'on puisse aller vers de l'accompagnement. Chaque jeune pourra trouver, dans les modes d'expression proposés, un mode d'expression qui pourra peut-être lui convenir. Ce sera peut-être un jeune, ce sera peut-être deux jeunes. Mais, on leur aura peut-être permis d'ouvrir une porte. Dans leur vie, ça peut aider.

Tatiana Arfel :

C'est un témoignage et une expérience très très riche.

Hier, en regardant dans la salle du restaurant ici, je me disais que tous les gens qui y étaient avaient un métier qui avait un sens, qui voulait dire quelque chose. Je ne sais pas si vous vous rendez compte que c'est assez précieux, comme il y a tellement de boulots idiots. Tous les gens qui sont là sont, d'une façon ou d'une autre, engagés dans quelque chose qui est juste.

Pour la partie écriture, je n'en ai pas parlé, quand on est en atelier la première chose à dire, notamment à l'école, mais ça marche pour les grands aussi, c'est qu'on s'en fout des fautes d'orthographe, si le texte est absurde, si la grammaire ne va pas, c'est quelque chose de créatif et de complètement libre. Jean-Guy, toi tu ne vas pas dire que la proportion n'est pas bonne. Il faut défaire ça. Pour le graff, tu dois souffrir de préjugés d'une culture plus institutionnelle, du dehors. Moi, avec l'écriture, ça souffre de préjugés du dedans. Les gens ont peur d'écrire. Je ne sais pas si chacun se retrouvait immédiatement, on ferme les portes et on vous fait un atelier d'écriture de force. « Je ne sais pas, ce n'est pas très facile, je n'ai pas d'imagination, je suis nul, je ne sais pas écrire, je fais des fautes », ce sont les premiers trucs qui sortent. Je mets des amendes aux gens avant de lire leur texte, je mets des amendes, ils sont censés mettre une amende dans une boîte parce que chacun avant de lire son texte comme par « c'est pourri ce que j'ai écrit, mais ». Par contre, personne ne critique le texte de l'autre. Je ne l'ai jamais vu. Il faut couper parce que ça ne sert à rien. On ne peut rien faire à cette autocritique qui est stérile. A force de lecture et d'écriture, on reprend confiance et estime de soi. Je suis d'accord aussi pour la question de la multiplicité des modes artistiques à présenter. Ça ne peut marcher à chaque fois que sur quelques personnes. Il y a plein de gens pour qui l'atelier d'écriture est hors de question ou le verbal. Une dernière chose, vous disiez que vous n'étiez pas psy, que vous n'aviez pas analysé pour la petite fille qui avait écrit des choses douloureuses. Bien sûr, on n'analyse jamais en atelier. Vous imaginez, vous écrivez un texte et on vous dit « alors, c'est parce que tu as eu des problèmes avec ta mère ». Ce n'est pas possible. On est dans un don déjà énorme et on laisse comme ça. Je dis ça, je suis psy, mais surtout laisser ouvrir et voir le grand monde qui peut venir sur la feuille ou dans la musique, de quelque façon que ce soit.

Jean-Guy Solnon :

Je suis tout à fait d'accord avec ce que tu viens de dire. C'est un peu la même chose. J'essaye de leur dire ou je leur dis concrètement que le beau n'existe pas, que c'est subjectif, artificiel. Puisqu'il faut partager nos expériences, je me souviens d'une expérience quand j'étais petit. Je ne sais pas quel âge j'avais. On nous avait emmené au Louvre voir la Joconde qui est l'incarnation même du beau. J'étais hyper emmerdé parce qu'arrivé devant ce tableau, ce n'est pas le fait qu'il soit petit, mais le fait qu'il n'y ait pas de sorte d'immanence du tableau, un truc qui m'irradie comme je voyais dans les dessins animés du club Dorothée. Je m'attendais à un truc comme ça. Ce n'est pas passé et je m'en suis voulu énormément sur le coup. Cela veut juste dire que le beau est une construction sociale et qu'en réalité la beauté est dans le regard du spectateur. On ne va pas faire de la socio. Mais, c'est important de leur faire comprendre qu'on est plus dans l'expression que dans la création artistique. Ça fait un peu flipper.

Nicolas Guillot, Animateur en Mairie de Châteauroux :

J'avais une autre question s'il vous plait, plus sur les cultures alternatives. Je vais partir d'une expérience. On travaillait avec un collègue aussi animateur, aussi peut-être artiste un peu frustré,

dans le théâtre, metteur en scène. Il écrit des pièces. On avait monté un spectacle théâtral qui devait être une comédie musicale. Avec le temps, c'est devenu un spectacle théâtral avec des jeunes où dans le cadre de la politique publique jeunesse, on s'est retrouvé à ce qu'on nous demande les textes pour pouvoir demander aux jeunes de changer les écrits du hip-hop parce que c'était un peu trop provocant. Ma question est « est-ce que ça vous est déjà arrivé de refuser certaines interventions parce que, en tant que culture alternative, les propos ou le message dégagés sont forcément un peu réactifs par rapport à l'art pompier, académique ? ». Dans la démarche, est-ce que c'est faire passer un peu mieux le message parce que ces cultures alternatives. On sort un album avec un groupe un peu ska, on sait qu'on ne va pas pouvoir jouer dans certains endroits parce que le propos est trop à gauche. Mais, on s'est associé avec du (*bruit, prb enregistrement*) où on voit que des jeux vidéo commencent à s'adapter avec une certaine forme de graphisme interactif. Ces pratiques artistiques alternatives évoluent tout le temps fort heureusement. Derrière ça, on voit des politiques publiques qui peuvent avoir des représentations en disant « ce serait vachement chouette d'avoir ça chez nous, mais, si on pouvait ne pas faire trop provocant parce qu'il ne faut pas trop heurter la sensibilité », comme si on avait un petit carré moins de 12, moins de 16 etc. Parfois, des responsables ont des représentations sur les choses et parce qu'ils sont détenteurs de certaines subventions vont accorder plus ou moins la place à des choses alternatives. Je voulais avoir votre avis sur la nécessité de transmettre un message de l'alternative parce que c'est toujours un esprit critique, un regard posé sur des choses, pas forcément un parti pris, mais au moins un esprit critique. Est-ce que, parfois, ça pose des problèmes dans certaines collectivités à dire « on nous a passé une commande et on y va pas parce que c'est un petit peu n'importe quoi ce qu'on nous demande, on nous demande de faire quelque chose qui est un petit peu antinomique à nos convictions d'artiste » ?

Jean-Guy Solnon :

Votre question est assez riche et votre témoignage assez dense. Cela rejoint un peu la question de la domestication du propos, de l'encadrement de la parole avec, malgré tout, une bonne volonté culturelle d'accompagner un mouvement artistique. Pour être honnête, je ne pense pas l'avoir vraiment ressenti jusque là alors qu'on a fait pas mal de projets institutionnels comme on a pu le voir. C'est peut-être plus flagrant, plus évident ce dont vous témoignez dans des projets d'écriture où il y a quelque chose d'explicite, de raconté, de dit, de rappé, de chanté. C'est peut-être moins évident pour des intervenants dans ce cadre-là. En prison, pour des collègues qui ont fait des ateliers écriture aussi, ce n'est pas évident de faire sortir les textes. Ce n'est pas évident aussi d'avoir une parole complètement libre. Ça me faisait penser à ça au départ, quand on a fait la première fresque à la maison d'arrêt de Montluçon, il y avait un directeur assez particulier et se posait la question de la définition du thème de la fresque. Il n'y avait pas du tout de thème imposé. C'était une idée ressortie de la part du personnel pénitentiaire parce que les détenus n'étaient pas associés à la définition de ce thème-là, ce que je peux comprendre aussi. Je n'y voyais pas forcément une censure. L'idée était de faire une fresque autour de la liberté. Honnêtement, je ne me sentais pas de me retrouver devant les détenus deux semaines après et de bosser autour de la liberté. Je l'avais dit au personnel pénitentiaire, au directeur. Il avait dit « mais, si. Il faut bien qu'ils comprennent pourquoi ils sont là ». Je réponds « je pense qu'ils le savent, qu'ils ont compris qu'ils n'avaient pas de liberté ». Je trouvais ça hyper dur. J'avais réussi à noyer le poisson, à esquiver, à m'en sortir en disant qu'on pourrait peut-être travailler autour de la fraternité. C'était une valeur républicaine. On avait fait des taulards avec des lettres un peu partout, une soupe de lettres, un mélange de typographies et de personnages pour le dire de façon un peu plus rigoureuse. Cette année, je le refais. J'ai fait deux séances déjà en prison la semaine dernière, des séances d'introduction. C'est comme ça qu'on mène nos ateliers sur ce qu'est le graffiti, en quoi c'est une culture, d'où ça vient. Des séances de dessin aussi, de visionnage de cassettes, de magazines. Je parlais aux détenus, aux participants de l'atelier qui me demandaient le thème. Là, on est censé bosser sur le sport parce qu'on va faire la fresque de la cour de promenade qui est la cour de sport. Je leur parlais aussi du thème de la première année. Je leur disais que fraternité était écrit sur ce mur-là et qu'à l'époque on nous avait demandé de travailler sur le thème de liberté. Je leur ai dit qu'on pouvait peut-être bosser sur le thème de l'égalité, cette année, pour garder un fil rouge républicain, fil rouge, bleu ou blanc. La réponse des détenus était quasi majoritaire, c'était qu'il n'y avait pas du tout d'égalité en prison, je veux bien le croire, sociologiquement parlant, mais que la liberté y était encore dans l'esprit, dans la tête. On parlait d'espaces d'évasion dans le gimmick d'introduction de cette table ronde. Madame

aussi a parlé de ça. La liberté existe toujours par le mental, mais peut-être pas l'égalité. Je me suis éloigné du sujet. Mais, le coup de la censure, je ne l'ai jamais trop ressenti parce qu'on fait de l'illustration. Donc, tous les thèmes sont bons pour être détournés, mis en image de façon plus ou moins légère ou provocatrice.

Frédéric Dubos :

Sans parler censure, on a rencontré des difficultés ensemble. On avait un projet autour d'une fresque palais ducal. Un château à Moulins va être rénové par le Conseil général. On souhaitait faire appel au collectif pour proposer quelque chose qui tranche un peu en termes de communication avec l'aspect historique, un peu vieillot de la thématique des Bourbons. Il y a eu une proposition du collectif. Il a fallu à la fois vendre la proposition aux élus et à l'architecte des bâtiments de France qui, lui, donne son accord sur un monument classé. Administrativement, ça n'a pas été simple. C'était une négociation avec lui. Il y a toujours une marge.

Jean-Guy Solnon :

Et, pourtant, c'est intéressant que tu en parles Frédéric (Dubos). Par rapport au boulot qu'on a rendu, à l'illustration, au graphisme qu'on a fait. C'est un boulot sur Illustrator. C'est une fresque qui fera 20 mètres par 10.

Frédéric Dubos :

25 mètres sur 10 mètres pour tout dire.

Jean-Guy Solnon :

Le Département a voulu travailler avec nous pour notre côté un peu décalé ou plus concrètement artistique communication institutionnelle. Ce qu'on a rendu est hyper sage, hyper lisse alors qu'en réalité ils auraient aimé un truc vachement plus peut-être pas rock and roll, mais plus décalé.

Frédéric Dubos :

J'aurais aimé

Jean-Guy Solnon :

C'est vrai. Mais des fois, la censure peut venir de toi-même et pas forcément du commanditaire parce que tu as des représentations sur ce qui serait attendu alors qu'en réalité tu aurais moyen de t'exprimer beaucoup plus.

Camille Molinetti, Animatrice au centre social de Souvigny :

Bonjour. Je suis animatrice au Centre social de Souvigny pas très loin d'ici. On intervient en milieu rural. On a une douzaine de communes adhérentes et la fameuse problématique d'attirer les ados, la fameuse. J'ai été propulsée directrice du centre de loisirs. J'ai été embauchée, au départ, pour faire de la Comm' au centre, comme quoi on évolue sur pas mal de choses. J'avais une expérience sportive avec des enfants, des ados, donc ça coulait un peu de source. Je suis donc devenue animatrice, directrice et un peu, entre guillemets, référente ou maman pour les ados. On a mis un projet en place de manière anecdotique puisqu'on était parti sur un camp musical pour faire une première partie d'une fête inter associative qu'on organisait. On avait le pari de dire « si vous êtes motivés, on peut éventuellement faire la première partie, reprendre des chansons, n'hésitez pas à venir ». On a eu la bonne surprise d'avoir des ados qui ont répondu présents aussi une autre année pour une création de CD avec des choses concrètes. Pour reprendre les propos de Monsieur qui parlait des différentes expressions, je pense qu'au lieu de parler d'une matière artistique en particulier, on peut parler de différents supports pour les expressions. Je veux faire une autre observation. Monsieur Dubos disait qu'il y avait un côté très ponctuel de demande des ados. On répond à un besoin ponctuel. Là, on a fait un CD. La difficulté à laquelle on est confronté aussi, cette année, est de savoir quelle continuité donner à ce projet. Il y a un paradoxe entre les financeurs et la demande qui est de dire que les ados veulent faire quelque chose. Ils ont fait quelque chose de concret. Mais, pour les financeurs, il faut que cela dure un certain laps de temps assez large. On a parlé de beaucoup de choses très intéressantes, ce matin, mais, on n'a pas parlé du financement et de combien coûte l'intervention d'un artiste qui est assez conséquente dans un budget. Je n'ai rien contre les artistes, au contraire j'aime beaucoup travailler avec eux. Ils ont une manière décalée de voir les choses. Il y en a qui sont vraiment perchés. J'ai bossé sur l'art

brut avec une nénette. C'était un plaisir, mais elle était sur une autre planète. Ça a été très bien, on a partagé beaucoup de choses avec les enfants. Mais, il faut aussi mettre en face le budget et la demande des artistes. J'ai eu un petit problème avec le CD. Si vous avez regardé le dernier Reflets d'Allier, je fais un peu de pub. On a une page qui est consacrée au field sound. Le CD est encore en vente. On en a encore plein à vendre. N'hésitez pas. C'était la petite partie commerciale. J'ai eu aussi la difficulté de gérer des artistes en conflit entre eux, qui étaient là pour, normalement, s'effacer et laisser la parole aux ados et qui, en fait, ont pris plaisir à faire une partie de leur album. Il y a certains paradoxes dans l'intervention culturelle à savoir le prix que ça coûte aux institutions qui veulent mettre ça en place et l'ego, excusez-moi pour les artistes présents dans la salle, un ego exacerbé et qui doit être effacé et utilisé à bon escient avec les ados. Je suppose que Jean-Guy ou Tatiana, quand vous faites un atelier d'écriture, vous prenez plaisir parce que c'est votre passion, mais vous ne dites pas « je vais faire un super graff » ou « je vais faire un super bouquin ». Il y a un vrai paradoxe quand on parle d'interventions artistiques. Est-ce que je fais ça parce que j'ai un ego surdimensionné, je veux montrer ce que je sais faire ? Dans la notion de transmission, il y a beaucoup de choses à éclaircir. Et, le budget fait partie de ça. En étant artiste, ça fait partie des difficultés d'évaluer son travail. Combien je demande à une structure ? Des gens ne vont rien vous demander et pour des gens ça va être hallucinant, du simple, au double, au triple. Il y a un paradoxe. Quand on demande de faire des choses concrètes, cette notion abstraite est difficile à éclaircir et notamment pour des gens qui n'ont rien à voir avec le côté artistique. J'aime beaucoup la musique etc. La demoiselle, tout à l'heure, parlait de champs de compétence qui étaient dépassés. Je ne peux pas faire faire un CD à des gamins qui ont envie de le faire parce que je ne sais pas le faire. J'ai l'obligation d'avoir un intervenant musical. Je ne sais pas si j'ai bien traduit ce que je ressentais.

Tatiana Arfel :

Ça a l'air clair. C'est deux points très importants l'ego et l'argent. L'ego, je peux parler seulement pour le côté écrivain. C'est ce que je connais le plus. J'ai vu des choses terribles effectivement. En atelier, des écrivains écrivent avec les autres. Si je me mettais à écrire, même si je fais un texte tout nul, on va croire que c'est super sous prétexte que j'ai écrit d'autres choses. C'est catastrophique. Je n'écris pas. Je suis à disposition si quelqu'un a besoin. J'ai vu beaucoup d'auteurs arriver quand il y a des animations collectives. Je demande « qu'est-ce que tu as préparé pour l'atelier ? ». « Je n'ai rien préparé. Je viens en tant qu'auteur ? Je suis là ». Ce n'est pas possible. On prépare concrètement, on se met au service. On n'est pas là pour sa personne. On est là parce que des choses ont été produites que, peut-être, les gens ont lues ou aimées. L'ego, c'est terrible. C'est un vrai souci. On ne fait pas très attention, parfois, dans des festivals. Les gens qu'on invite est-ce qu'ils ont l'habitude du public ou du public en difficulté ? La question de l'ego est très forte. Mais, des gens ne vont pas bien. Pour l'atelier d'écriture, j'ai vu des gens s'en aller en courant parce que c'est trop. Qu'est-ce qu'on fait ? Comment on gère. C'est une question de formation et bien sûr d'ego. C'est un gros problème. Pour l'argent, je ne peux répondre aussi que pour, je ne sais pas tu répondras que les artistes coûtent cher, pour le cas des écrivains outre le nombre d'interventions bénévoles et particulièrement quand c'est pour une petite association, évidemment que c'est bénévole, les structures qui payent, on ne peut pas demander aux petites associations, aux médiathèques de payer. Et, dans ces cas-là, il y a pour les écrivains, je dis ça si vous ne le saviez pas, il faut appeler tout de suite la maison des écrivains à Paris qui vous cherche les financements via le centre national du livre, via votre centre régional du livre. On peut faire venir des auteurs sur une base raisonnable qui est la charte des auteurs illustrateurs jeunesse reprise pour les adultes, mais en se faisant financer la venue de l'auteur. Ce n'est pas l'auteur qui va fixer des chiffres complètement dingues. Ça n'augurerait rien de bon pour l'atelier.

Jean-Guy Solnon :

Pour la question de l'argent, c'est hyper compliqué de faire des devis. Tu t'adresses à une multitude de structures différentes. Tu es sollicité par une multitude d'interlocuteurs différents. Il y a plein de réalités financières derrière ça que tu ne sais pas, que tu ne connais pas. Il serait bien d'avoir un tarif moyen. C'est complètement abstrait, déconnecté du réel. Des petites structures auront beaucoup d'argent pour tel projet. Des très grandes structures n'auront plus d'argent, qui te le diront, qui insisteront là-dessus. C'est différent à chaque fois. Ça peut paraître choquant, c'est ce qui me semble, par rapport à des gens qui, dans le secteur de l'animation, sont payés au SMIC ou un tout petit peu plus, de voir des gens qui vont intervenir à 30, 40, 50, 60 euros de l'heure.

Ca paraît aberrant. D'un autre côté, tu n'as pas le même statut, tu n'as pas le même contrat de travail. D'un côté, tu es en freelance ou intermittent, de l'autre tu as un salaire fixe qui tombe régulièrement. Ce n'est pas du tout les mêmes réalités de travail, les mêmes conditions de production, la même productivité. Ça s'expliquerait par plein de raisons. Il ne faut pas « copier coller » sur la réalité d'un travailleur salarié au niveau des propositions que tu peux recevoir dans ton centre social. Des choses paraissent aberrantes. Mais, ce qui est peut-être aberrant, des fois, ce n'est pas pour autant ce que je défends, c'est que des gens qui font des ateliers sont complètement sous-payés. Je l'ai fait pendant des années. Je continue de le faire. Ça dépend du propos, ça dépend de l'association. Ça dépend si on est à fond dans le projet et qu'on a envie de le faire. C'est ce qu'on m'a souvent dit ou critiqué, à faire trop de projets au rabais, ça dessert tout le monde. Ce n'est pas évident. Je me casse la tête à chaque fois que je dois envoyer un devis. J'ai une semaine de retard à chaque fois, voire un mois pour l'envoyer parce que je ne sais pas du tout. L'ego ? J'ai trop d'ego pour répondre à cette question. Je suis désolé.

Jacques Lahaye, Président de l'ADSEA Allier, Président d'association jeunes... :

Je voulais revenir sur la notion de prix. Il n'y a pas que le problème artiste. Quand on monte un projet d'insertion et qu'on paye un cabinet conseil extrêmement cher par exemple, on doit avoir le même réflexe, c'est-à-dire que l'artiste comme le cabinet conseil, on sait que c'est cher, on sait que c'est nécessaire parce que c'est un apport extérieur fort. Il faut l'utiliser à bon escient, c'est-à-dire tout le travail que l'on fait sur le temps, la venue de l'artiste doit être rentabilisée au maximum et doit s'inscrire dans une durée et dans une progression. Il y a aussi la notion d'artiste en résidence qui est très bien. Il y a plein de conventions. Le Conseil général le fait. Il y a un certain nombre de gens qui reçoivent des subventions pour la musique par exemple et qui sont tenus à avoir un tarif. Tatiana Arfel le rappelait, c'est vrai que tous les auteurs BD qu'on prend interviennent tous avec le même prix. Je voulais revenir aussi sur la notion de censure entre guillemets. Il faut se dire que les élus sont représentatifs, ils sont élus. Ils ont ni plus de qualités ni moins que les autres, mais ils essayent de faire le lien. Les artistes ont aussi à expliquer les choses. Des expositions m'ont marqué. Picasso et les maîtres, ça relativise ce qui pouvait être incompréhensible pour certains à une époque et qui permet de remettre en perspective. J'ai vu, l'an dernier, à la Rochelle, une exposition Ernest Pignon Ernest par exemple. Ça peut parler et ça peut interpeller beaucoup de monde. Ce sont des choses que l'on peut montrer. Je sais bien que les artistes ne doivent pas expliquer. Mais, il y a peut-être des choses à dire et à montrer à des gens qui recherchent quelque chose de précis. La censure ne vient pas que des élus. Je suis enseignant. Je fais un festi BD. On voit bien que le manga est le modèle des jeunes au point de vue expression. On n'a pas de manga parce qu'un artiste japonais revient cher à faire venir. Au CDI de mon établissement d'enseignement, les mangas sont sous clef. Il y a une liste d'attente et les jeunes se pressent pour lire des mangas. Je suis persuadé que, parce qu'ils lisent des mangas, ils connaissent le CDI et après, ils vont prendre d'autres livres. Ce sont des choses qu'il faut mettre en relation. Ce que vous faites, je veux bien que ce soit spontané, mais c'est aussi parce que vous vous êtes intéressés. Il y a plein de références. C'est aussi une ouverture phénoménale sur le monde.

Yvan Dromer, Chargé de mission jeunesse en Mairie de Rennes :

Bonjour. Yvan Dromer, chargé de mission jeunesse à la ville de Rennes. Je reviens aux commandes publiques.

Quelle est la part des commandes publiques dans votre travail et la part de votre activité artistique personnelle ? Et, quand vous avez des commandes publiques orientées fortement comme l'art comme outil, comment vous traitez la partie évaluation que les politiques publiques ont intégrée et qu'elles demandent fréquemment ? Comment vous traitez cette question sachant que tout ce que vous avez dit est assez lié à l'humain et que les indicateurs sont difficiles à trouver pour évaluer ce qu'on cherche à faire ? Comment abordez-vous en tant qu'artiste l'évaluation de ce que vous faites quand vous avez une commande publique qui peut avoir tendance à domestiquer, ce que vous disiez tout à l'heure, l'action que vous allez mener ?

Jean-Guy Solnon :

Le terme d'évaluation d'une commande publique, c'est un jargon de quelqu'un qui réalise des projets de commandes publiques ou qui s'inscrit dans ce dialecte-là. On est sollicité en tant qu'artiste ou collectif d'artistes ou graffeurs. On exécute la commande. On ne rédige pas cette

partie évaluation, on ne la réalise pas. On en parle avec les commanditaires, avec les élus, avec les gens du quartier, avec les gens de la structure. On n'a pas à se justifier de notre propos. Si on arrive à réaliser une fresque qui ne choque personne, c'est du visuel. Il y a les goûts et les couleurs.

Un participant dans la salle (Yvan Dromer ?) :

Sur la partie l'art comme outil, la commande a été assez claire pas forcément qu'elle vient d'un courrier associatif, plutôt d'une version descendante comme ça peut être le cas parfois. Vous avez un rôle important. Si vous avez un médiateur, il peut compléter l'évaluation. Votre appréciation de ce qui s'est passé est importante et sortir du côté politique publique assez froid, assez cadré avec des indicateurs. Vous pouvez répondre de manière détournée, plus pertinente.

Jean-Guy Solnon :

La question est hyper pertinente, mais je n'arrive pas à saisir le fond de la question...

Frédéric Dubos :

Jean-Guy, je peux peut-être venir à ta rescousse. C'est dans la médiation entre la collectivité et la commande publique, le code des marchés publics. Malgré tout, on est parfois ennuyé avec le code des marchés publics, pour des créations artistiques ce n'est globalement pas simple, rédiger un cahier des charges et évaluer la politique publique. C'est dans la médiation, c'est là où le rapport entre l'artiste et la collectivité est important. L'élu passe la commande. Après, c'est à nous de faire en sorte que son choix politique soit respecté, que l'artiste puisse produire en toute liberté, en toute latitude, mais dans un cadre rigoureux et juridiquement convenable. Il y a une marge de manœuvre. On a travaillé à plusieurs reprises là-dessus. Il faut se connaître d'abord. C'est important. Il y a la proximité qui fait que c'est peut-être plus simple. Après, c'est comment on avance l'un et l'autre vers la réalisation. En ce qui concerne la fresque, c'est sa position. On touche au but, mais ça a été une démarche lente, périlleuse avec des embûches, avec des allers-retours. Pour répondre à votre question, l'évaluation est dans le produit fini qui va être apposé et le regard que les gens vont poser dessus. L'idée était, in fine, de voir comment ça allait provoquer une réaction du visiteur, du passant, du badaud, du jeune, du vieux sur le travail proposé. Il y avait la partie création sur ce travail. Là, on est dans la phase impression. Il y a aussi comment développer un travail qui est à plat sur un ordinateur, sur un support de 250 mètres carrés. Il y a cette projection et le lien entre le créateur, le graphiste et l'imprimeur. C'est une suite d'étapes vers une réalisation finale qui conduira à l'évaluation.

Jean-Guy Solnon :

Je suis tout à fait d'accord avec ce que dit Frédéric dans le process, sur l'importance des médiations et des interactions entre les différents acteurs qui concourent à la réalisation d'une fresque, le commanditaire, l'élu peut-être, le directeur de service et l'artiste lui-même. Ça donne lieu parfois ou souvent à des réunions, à des avis divergents, à une co-construction de la création. C'est le process. Après, un truc est important. C'est le rédactionnel. Le collectif comprend des artistes qui sont très bons en illustration, en graffiti, des mecs qui sont hyper reconnus dans la communauté graffiti. C'est ce qui nous intéresse au niveau artistique. On se parle beaucoup entre graffeurs et on s'adresse aussi aux autres. Mais, au niveau graffiti, il y a des mecs qui sont très reconnus, très doués plastiquement, artistiquement, qui sont reconnus aussi dans le marché de l'art aujourd'hui, dans la vingtaine de personnes qui compose le collectif. On a des compétences. J'ai fait ces quelques études qui m'ont permis de maîtriser, je parlais de dialecte ou de jargon, de maîtriser ce jargon-là, de mettre des mots en « isme » ou en « ion » là où ils ne sont pas nécessaires, mais je sais le faire. C'est comme si j'avais appris à faire du skate à faire des C'est comme ça que je le vois. On est plusieurs dans l'association à maîtriser ce vocabulaire institutionnel. Ça aide pas mal dans ces process de médiation et de co-construction pour présenter les projets, pour être retenus sur des projets ou évaluer un projet par la suite. C'est important. Je ne sais pas si je réponds à ta question.

Un participant dans la salle (Yvan Dromer ?) :

En partie. Quand vous êtes en résidence ou dans des ateliers un peu au long cours dans un hôpital psychiatrique par exemple, si j'ai bien compris. Comment quand il y a une commande d'hôpital par exemple, on sait que ça va amener quelque chose, comment vous arrivez à travailler

avec les infirmières, les médecins sur la question de ce que ça produit ? *La meilleure formule*, il y a les écrits. Il y a ce que vous valorisez ce que les patients, les publics ont réalisé. Je n'ai pas la réponse, c'est pour ça que je vous interroge. Comment on arrive à traduire, quelle forme on trouve pour montrer que ça apporte quelque chose ?

Tatiana Arfel :

Je suis assez à l'abri des questionnaires à remplir. Vous parliez des évaluations. C'est, malheureusement, les gens qui sont sur place tout le temps, les infirmiers, les éducateurs qui remplissent. Pour le collègue, ça va être la prof de français qui va remplir ceci, cela. On a de la chance. Quand on intervient comme ça, au long cours en tant qu'artiste, c'est que généralement on est freelance, payé droits d'auteur. Cela veut dire que tant qu'on est payé comme ça, on n'est pas dans un lien de subordination. Si on est payé en CDD, CDI, c'est autre chose. Je n'ai pas de contrainte. Evidemment, je fais un retour. Ça se fait assez facilement. Comment je fais un retour ? J'ai mon propre canevas où voilà ce que j'ai voulu faire. On me propose avant. Par exemple, à Montpellier, les ateliers d'écriture de cette année, c'est « le livre, la lecture, le libraire ». C'est assez large. On peut faire un peu ce qu'on veut là-dedans. De toute façon, la lecture sera abordée. Je fais un projet autour de ça, autour d'appivoiser le livre et de l'estime de soi parce que c'est quand même ça qui pose problème pour aller vers le libraire. Je rends un document Word qui fait 4 ou 5 pages où j'ai des extraits de textes anonymes et écourtés. Voilà ce qui est sorti. Voilà la dynamique qui s'est mise en place. Voilà en termes d'estime de soi ce qui m'a paru bien. Voilà les propositions qui ont été faites. Pour l'instant, j'ai peut-être de la chance, mais on ne me demande pas d'évaluer l'indice psychosocial ou je ne sais quoi ou dans la réussite du truc parce que je ne le fais plus. Ce n'est pas possible. Les évaluations simples, c'est est-ce que les gens sont venus, le nombre des gens, oui les gens écrivent, non quelqu'un a bloqué tout du long. C'est un truc quantitatif qui est important. Ça arrive très rarement que quelqu'un refuse la participation. Mais, on n'est pas dans un lien de subordination. Je n'ai pas vraiment à rendre compte dans quelque chose de prédéfini. C'était ça votre question. Est-ce qu'on peut évaluer ? Non, on ne peut pas évaluer. On n'en sait rien. On a semé quelque chose, on a misé une lumière. Je peux rendre compte de l'ambiance, des textes et, encore, j'ai des textes, au moins je peux citer. Mais, ce n'est pas une évaluation. Dieu merci.

Une participante dans la salle :

On peut juste être dans l'échange par exemple. On peut se dire que ce qui compte c'est la rencontre. Si à la ville, on est juste des fonctionnaires qui reçoivent des dossiers, c'est sans intérêt. C'est aussi notre boulot d'aller sur le terrain, de voir comment ça se passe, sans être dans le contrôle.

Tatiana Arfel :

Je fais plutôt confiance aux gens qui viennent sur place voir.

La même participante dans la salle :

Sinon, (*prb enregistrement*) des indicateurs sur les pratiques artistiques, ce n'est pas possible.

Tatiana Arfel :

Ça ne veut rien dire et pour vous ça n'a pas de sens. Je me fie aux gens qui viennent sur place et qui me font des retours. C'est une évaluation.

Jean-Guy Solnon :

Sur la question de l'évaluation, ça me fait penser, plus en tant que porteur de projet et moins en tant qu'artiste, aux projets européens par exemple, à la manière de les défendre, à la manière de constituer les dossiers. C'est tant mieux, il y a un ensemble de grilles d'analyse, de critères, d'objectifs, de (... *prb enregistrement, bruit*) lines comme ils appellent ça, à remplir où la question de la durabilité, des effets multiplicateurs, de l'évaluation du projet, des comités de pilotage qui peuvent être mis en place blablabla. Il y a beaucoup de choses. Et, ça m'y faisait penser. C'est pour ça que je me permettais au début de dire que ça répondait un petit peu à un jargon institutionnel d'administrations publiques. C'est vrai que c'est une question. C'est pour ça que je répondais après par le côté maîtrise d'un vocable institutionnel. Cela correspond à la réalité sociale, mais c'est aussi un ensemble de mots-clefs qu'il faut remettre dans ces dossiers, qui

correspondent à des postulats d'actions du milieu dans lequel on évolue, dans la culture. Au quotidien, en tant qu'artiste, pour revenir à ça, l'évaluation se fait, comme vous le disiez, dans l'échange, dans le retour que tu en fais en participant à l'atelier, dans le retour qu'en fait l'encadrant de l'atelier qu'elles soient infirmières psychiatriques, animatrices.

Sébastien Chevreul, Responsable ALSH en Communauté d'agglomération du Pays de Romans :
Monsieur Chevreul de la communauté d'agglomération du pays de Romans dans la Drôme. J'aurais deux petites questions plus sur la culture graffiti. Ce qui m'interpelle, pour avoir déjà utilisé cette pratique-là avec des jeunes, c'est le manque de ces personnes qui peuvent graffer et le manque de structures. Je ne sais pas si je m'exprime bien. Mais, il est difficile pour les pouvoirs publics d'avoir une lisibilité sur ces personnes qui graffent si elles ne sont pas constituées en collectif, en association. Il me semble aussi que pour nous, travailleurs sociaux, il est difficile de faire graffer des personnes si elles ne sont pas sous forme de structure associative ou collective. On n'a pas encore toutes ces billes comme travailleurs sociaux. On n'a pas les connaissances de ces différents collectifs. Il n'y a pas souvent de sites Internet dessus, de blogs, de pages Facebook. Je comprends bien que c'est un art en freelance. On fait ça par passion, par liberté. J'entends bien. C'est quelque chose, à mon avis, qu'il est intéressant de travailler avec les jeunes, qui est un art, pour moi, intéressant sous un mode d'expression locale ou d'expression jeune. On a ces manques de moyens. Je voudrais bien savoir pourquoi vous avez créé ce collectif. Si vous l'avez créé, comme, nous, on a des jeunes qui se sont créés en association, c'est bien pour une raison particulière. Par rapport aux pouvoirs publics, il y a un manque de lisibilité si ces jeunes ne sont pas créés collectivement. Ils n'arrivent pas à avoir cette lisibilité-là.

Jean-Guy Solnon :

C'est inhérent à la pratique. On parle dans un cadre institutionnel. On parlait de censure ou de contestation ou de potentiel revendicatif, révolutionnaire dans l'art. A la base, le graffiti est illégal dans ce pays. Il y a un code pénal qui stipule que pour un tag, on a 3 750 euros d'amende et ça ne me choque pas, c'est un jeu après, pour une œuvre collective réalisée à plusieurs sur un monument public, ça peut aller jusqu'à 75 000 euros d'amende et 5 ans d'emprisonnement. Le code pénal est parfois appliqué, pas toujours, loin de là. Je connais des gens qui ont déjà eu des perquisitions chez eux, qui ont fait un mois de prison pour graffitis, qui ont eu 200 000 euros d'amende. Ils ont joué. C'était des gens qui avaient fait beaucoup de graffitis sur trains, avec du talent, mais c'est de la dégradation malgré tout, beaucoup de tags dans les rues, de voies ferrées. Quand on dit que le graffiti est un art qui vient de la rue, ce n'est pas juste un folklore apologique, c'est aussi une réalité concrète. Ça vient de là. La base est là. La réalité concrète du graffiti, c'est celle-ci. C'est les terrains vagues. Ça peut être aussi la rue. Il y a plein de manières de le pratiquer plus ou moins légales, plus ou moins encadrées. C'est la phase émergée de l'iceberg, les projets de commande, c'est ce qu'on va voir dans les rues. On voit des fresques largement mieux dans les terrains vagues qui sont produites chaque semaine. Elles sont produites de façon plus ou moins légale. Cela veut dire qu'il y a un jeu identitaire qui se crée pour les graffeurs, c'est-à-dire que se constituer en association c'est une autre démarche. C'est assez rare que tu te présentes sous ton nom de graffeur. C'est complètement un autre monde. Il y a un côté un peu schizophrénique peut-être à la fois de la part des artistes et à la fois de la part de l'institution. Quand je dis l'institution, c'est un peu un langage abstrait parce qu'en réalité on va dire de la part de l'État ou de la part des collectivités. tu as, d'un côté, une répression, un encadrement de la pratique qui se fait par la loi, par certains ministères, l'Intérieur, la justice et l'autre par l'accompagnement culturel de la pratique qui se fait avec une légitimation par le ministère de la culture ou par la politique de la ville. En réalité, c'est une vraie schizophrénie. Je bosse avec un musée national qui s'appelle le musée national des arts et traditions populaires et qui devient le musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille, qui est un musée d'ethnologie qui a la particularité de joindre des chercheurs du CNRS et des conservateurs. Ça fait 10 ans que je travaille avec ce musée très ponctuellement. Un ethnologue qui s'appelle Claire Calogirou a entamé une campagne de recherches collecte autour de la question du graffiti, d'identification des acteurs, d'entretiens avec eux, de collecte d'objets qui donnera lieu à une exposition en lieu unique sur Nantes, à partir du 5 novembre. C'est le fruit de 10 ans de recherches. Elle avait travaillé sur les cités avant, sur la danse hip-hop, sur le skate aussi. D'un côté, il y a, par exemple, ce genre de travaux menés par le CNRS, par le ministère de la culture et de l'autre côté il y a des procès qui se font régulièrement à l'encontre du graffiti. C'est une histoire compliquée. C'est ça qui est

intéressant dans l'étude du graffiti. C'est un objet sociologique vachement dense ou polémologique au carrefour de l'art, au carrefour du culturel, au carrefour du social, au carrefour du pénal. Ce n'est pas forcément évident pour les graffeurs de se constituer en association. Pour ceux qui ont envie de le faire, après comment tu te positionnes.

Frédéric Dubos :

Je vous remercie. Nous allons devoir arrêter l'atelier parce qu'il est déjà 11h 10.

Je voulais remercier Jean-Guy Solnon et Tatiana Arfel pour leurs témoignages, ainsi que l'ensemble des personnes présentes dans cette salle. En conclusion, je voudrais laisser la parole à Tatiana pour qu'elle vous lise un petit paragraphe.

Tatiana Arfel :

Un très court passage parce que ça correspond à ce qu'on fait tous les deux et, à peu près, tous par ailleurs ici. C'est un bouquin, c'est mon deuxième. C'est sur la très grande entreprise, les multinationales et à quel point on peut être abîmé par ça. Vous appelez vos opérateurs téléphoniques ou Internet. Les gens parlent bizarrement parce qu'ils ont des scripts à réciter. Qu'est-ce qui se passe quand on vous fait réciter un script et que le psychisme disparaît ? J'ai là des employés qui sont dits non conformes, des hôtes d'accueil qui ne supportent pas les talons hauts, un commercial qui est un peu trop rêveur etc qu'on colle, comme vous le savez, en séminaire de remotivation. Vous avez entendu parler de ce genre de barbarie. C'est un séminaire qui est destiné, on l'apprend assez vite, à les licencier. Sous prétexte de les remotiver, on leur fait faire des autoévaluations négatives. Celui qui anime ce séminaire de remotivation, de mettre sous moule tout ces non conformes, va se rendre compte, c'est un comédien qui a décidé de se ranger, problème des dérives possibles des artistes au service de l'entreprise, dans quelle mesure on doit justifier des choses et faire passer des choses qui ne sont pas très avouables de l'entreprise. Quand il s'aperçoit vraiment que ce qu'on lui demande de faire n'est pas possible, il se décourage. Il ne veut pas faire virer tous ces gens. Sa compagne qui est éducatrice de jeunes enfants lui donne un plan. Elle lui dit « tu vas rester là et tu vas les aider à retrouver un peu de, on revient à l'estime de soi. C'est un très court passage. Le comédien leur a fait faire plein d'exercices d'apprentissage du stress positif, d'évaluation, de rationalisation de leur pensée avec des électrodes sur la tête. Il a beaucoup abîmé nos « non-conformes ». Elle lui dit de faire l'inverse.

« On reprend tout ce qu'on leur a fait faire. On fait des exercices inverses. On leur fait lire, voir, écouter de belles choses. il faut qu'ils créent, qu'ils écrivent, qu'ils jouent, qu'ils retrouvent leur espace à eux, l'espace du dedans, qu'ils enlèvent la pancarte à vendre, qu'ils fassent le tour du propriétaire, se rappellent comme le dedans était immense quand on était petit. Et, on dira que je serai, et on dira que tu seras. Les amis imaginaires. Neverland. Ils verront comme ils l'ont ramené leur espace du dedans aux dimensions d'une petite cage à lapins dans une barre HLM où ils se terrent en attendant la moutarde ».

C'est le boulot qu'on veut faire, je pense que tu partages ça, ouvrir ce qui est possible à l'intérieur. C'est ce à quoi on concourt tous.

Frédéric Dubos :

Merci à vous. Bravo.